Vieilles Chansons Françaises du Canada

M
1678
.C519f
1923

Tous droits de reproduction réservés par la Cie du Chemin de Fer Canadian Pacific.
Copyright Canada, 1920.

Imprimé en Canada, 1923.

Vieilles Chansons Françaises du Canada

Avec Accompagnement par Margaret Gascoigne

Illustrées par Ethel Seath

Ce recueil est publié par la Cie du Chemin de Fer Pacifique Canadien

(Canadian Pacific Railway)

Vieilles Chansons Françaises du Canada

Avec Accompagnement pour Harpe et Soprano

Illustrées par Ethel Seath

Ce recueil est publié par la Cie du Chemin de fer Pacifique Canadien

(Canadian Pacific Railway)

PRÉFACE

PAR

Marius Barbeau

Le nombre des émigrants français qui s'embarquaient pour les bords du Saint-Laurent, au milieu du dix-septième siècle, augmentait d'année en année. On se laissait facilement séduire par le mirage de la liberté et des aventures lointaines. Le fardeau de guerres incessantes et les impositions d'une noblesse fastueuse se faisaient lourdement sentir par tout le royaume. Les provinces du nord-ouest, tout comme l'Espagne, auraient peut-être ainsi perdu des ressources vitales précieuses si le roi, par son édit de 1673, n'avait mis trève à cet écoulement graduel de sa population rurale. Près de neuf mille colons venus de la Loire et de la Normandie avaient déjà, à cette époque, fondé une nouvelle patrie dans les forêts du Nouveau-Monde.

C'est principalement de cette souche ethnique, dont le volume s'est redoublé tous les trente ans depuis, que sont descendus les deux millions de Canadiens français habitant aujourd hui le versant oriental du Canada.

Les districts ruraux de Québec constituent un oasis au milieu du désert de l'uniformité américaine. L'industrialisme n'y a pas jusqu'ici fait disparaître toute couleur locale. La gaieté, la nonchalence et un certain charme archaïque y survivent encore, bien qu'ils se soient depuis longtemps perdus au-delà des frontières. L'on peut même y entendre, aux veillées d'hiver surtout, les chansons et les contes qui égayaient naguère les ancêtres.

On ne saurait manquer de reconnaître ici la vieille France. Bien des traits nous y rappellent des affiliations provinciales distinctes, comme les vastes églises gothiques surmontées de hauts clochers et entourées de cimetières exigus, les maisons de pierre ou de bois blanchi aux toits recourbés, les larmiers gracieux et même quelquefois les façades à encorbellement, les granges aux toits de chaume, les moulins-à-vent, les fours de pierre ou de terre cuite, et les lentes charrettes à boeufs le long du chemin du roi. *Les costumes d'étoffe grise ou de flanelles colorées que portent encore les* habitants *des vieux comtés et les tournures archaïques de leur langage d'*oil *évoquent des reminiscences d'un âge disparu même aux foyers de leur origine.*

Pourquoi le touriste n'irait-il pas lui-même visiter quelques-unes de ces maisons rustiques dans les bourgs séculaires à l'est de Québec, plutôt que de séjourner dans les villes cosmopolites? Là du moins, il sentirait que l'accueil est cordial et sincère. Sa vue se porterait à loisir sur des objets inaccoutumés, tels que des catalognes *ou tapis aux couleurs fraîches fabriqués à domicile, des meubles robustes qu'a polis la patine de l'âge, une vieille horloge aux rouages de bois ou de cuivre, et une cheminée massive de pierre au centre de l'appartement le plus spacieux. Avec tant soit peu de diplomatie il arriverait peut-être à explorer le vaste grenier où repose une collection d'outils et d'objets maintenant au rancart, les ouvets, le métier, les devidoirs, et des coffres bleus remplis de beaux tissus de laine ou de toile, de* couvrepieds *ornés de dessins traditionnels vieux de milliers d'années. C'est là que les arts domestiques anciens se préparent maintenant à leur dernier sommeil.*

Si le visiteur aime à comparer le présent au passé, il n'aura guère de peine à induire la vieille dame de la maison, la grand'mère, à déclarer ce qu'elle pense de la génération qui grandit. Pour elle le passé était l'âge d'or. Tout le monde de son temps était honnête, robuste et industrieux. Rien aujourd'hui ne vaut les bonnes étoffes, les jolies flanelles, les patrons en frappé *ou en* mottonné *sur les portières ou les tissus, la broderie ou la sculpture de l'ancien temps. Comme on savait*

danser, chanter et dire des contes ! Maintenant les enfants vont à l'école pour ne rien apprendre, si ce n'est qu'à mépriser ce que leurs aînés savaient si bien. Les travaux de la ferme ou de la maison sont trop ignobles pour ces jeunes messieurs et ces jeunes demoiselles. La belle-fille — la bru *comme on l'appelle—ne tient à rien plus qu'à s'amuser, à lire quand la besogne attend. Les amusements des veillées d'hiver qui mettaient le coeur en joie ne sont plus permis par le curé de la* paroisse, *on ne se rend plus visite avec la même cordialité entre voisins ou entre parents. C'est tout comme si l'on se soupçonnait les uns les autres. Des querelles politiques et municipales ont aujourd'hui succédé à la belle humeur qu'entretenaient jadis le voisinage facile et les fêtes interminables. En un mot, tout va de mal en pis depuis que la lampe à pétrole a détrôné l'antique* chandelle. *C'est là l'idée que la grand'mère se fait du progrès — dans son village. Et peut-être s'en trouvera-t-il qui lui donneront raison en plus d'un point, comme les modes et les usages qui s'introduisent de nos jours dans les campagnes de Québec ne sont pas tous sanctionnés par la clairvoyance et le bon goût.*

L'habitant *ne s'est toutefois pas encore adapté aux courants sociaux de l'Amérique jusqu'au point d'y perdre son individualité. Il demeure dans une large mesure indépendant et conservateur. Il se suffit à lui-même. Il n'y a pour lui aucun lieu sous le soleil où l'on soit si bien et si heureux qu'en son village natal. Cet attachement naïf aux pénates des ancêtres est la source de sa sérénité. Mettez en question l'autonomie présumée de sa foi et de son gouvernement et vous le verrez sitôt se faire bigot ou nationaliste, pour la circonstance. Ce qu'il lui faut c'est un directeur populaire en politique et des principes dogmatiques en religion. Le doute n'est pas de sa nature et il n'aime pas à surcharger son esprit de problèmes. S'il va à l'église c'est par éducation, car il reste foncièrement épicurien. Rabelais plus que tout autre a décrit son type. Son paganisme ancestral durera bien au de-là de son christianisme de beaux dimanches.*

Les quelques milliers de colons-ancêtres qui firent voile pour la Nouvelle-France au dix-septième siècle n'avaient pas lieu de se vanter de grand'richesse. Ils étaient d'ailleurs si à l'étroit sur leurs légers navires que les objets les plus indispensables purent seuls les suivre au-delà des mers. Mais leur mémoire était incomparablement mieux dotée que leur patrimoine. Elle continua à hanter les royaumes habituels des traditions ancestrales et de leurs féeries enchanteresses. A défaut d'autre héritage, leurs descendants reçurent d'eux un nombre incalculable de contes et de chansons qui dissipaient leur ennui et peuplaient la solitude de leurs foyers dans les forêts vierges du Nouveau-Monde. La distance, le temps et les traverses ne purent distraire les générations successives de ces souvenirs profondément ancrés dans la race, ni même en altérer sensiblement les traits déjà fourbis de la patine de l'âge.

Quand la loi de prohibition entra en vigueur au Canada, en 1918, un de nos vieux chanteurs s'écria: "Mais qu'allons-nous faire de nos chansons à boire?" L'absence de vins ou de liqueurs indigènes n'a pas amoindri l'estime que les paysans de Québec ont toujours eue pour leurs chansons bachiques. Bien que la licence des moeurs n'y soit guère connue, des chansons y glorifient sur toutes les lèvres des épanchements amoureux qui tiennent plus de la féerie que de la vie réelle. Le rationalisme moderne n'est pas encore parvenu à discréditer auprès des vieux conteurs canadiens leur riche répertoire de contes merveilleux qui leur tiennent lieu de littérature.

Les contes du Dragon à Sept Têtes, *du* Petit Cheval Vert, *de* Petit Jean *et des* Géants, *et combien d'autres, égayent encore maintes soirées d'hiver. Des chansons par centaines, par milliers, répètent encore partout les échos d'un passé lointain. De nouvelles anecdotes surgissent chaque jour dans l'imagination populaire sur les loups-garous, les feux follets, les nains gardant des trésors cachés, les âmes en peine et les revenants d'outre-tombe, et la rumeur de merveilles incroyables réveille encore souvent la curiosité des moins crédules dans les campagnes et les villages.*

La chanson populaire plus que toute autre manifestation de l'art traditionnel a jusqu'à la dernière génération fait ici partie intégrante de la mentalité rustique. Le lecteur s'intéressera d'avantage à celles qu'a choisies Miss Gascoigne s'il cherche à les situer en imagination dans le milieu pittoresque d'où elles ont été tirées.

La plupart des mélodies et des thèmes poétiques qu'on entend au Canada, viennent des troubadours *et des* jongleurs *qui pratiquaient leur art dans les provinces de France, il y a plusieurs siècles. Ils se sont depuis transmis assez fidèlement de bouche en bouche, parmi la foule obscure des illettrés. Des critiques ont prétendu qu'aucun livre de poèmes ne contient plus de chef-d'œuvres littéraires qu'un volume quelconque de chansons populaires. Et leur opinion est jusqu'à un certain point supportée par le témoignage d'estime universelle dans laquelle ces pièces anonymes se sont maintenues au cours de nombreuses générations.*

Il se trouve, dans le répertoire populaire, des chansons pour toutes les circonstances et tous les goûts. On aimait autrefois mieux le chant et on était moins morose qu'aujourd'hui. Les enfants, les mères, les travailleurs, les amoureux et les buveurs avaient tous leurs chansons. Un chanteur doué tant soit peu en savait un grand nombre, et il n'y a rien d'extraordinaire dans le fait que deux d'entre eux nous ont chacun communiqué plus de trois cents chansons qu'ils avaient apprises dans leur enfance. Notre collection de plus de cinq mille versions de chansons du Canada n'est qu'une parcelle de ce que les folkloristes pourraient encore y recueillir s'ils étaient suffisamment intéressés dans ce sujet.

Des berceuses, des rondes, des chansons de merveilles ou de mensonges, et des formules rimées pour les jeux constituaient naguère le principal passe-temps chez les enfants. Deux exemples de ces genres — tirés des Chansons Populaires du Canada *de Ernest Gagnon (1865) —sont ici donnés par Miss Gascoigne: "Sainte-Marguerite", une berceuse, et "Marion danse", une ronde.*

Un nombre illimité de chansons lyriques et anecdotiques sur l'amour fournissaient aux jeunes gens des formules toutes prêtes sitôt que l'improvisation des reparties galantes faisait défaut. La gaîeté, la gauloiserie et un penchant prononcé pour la pantomine et le débat dramatique se manifestaient à leur tour, dans les réunions, à l'aide d'un répertoire incessamment renouvelé de chansons comiques et de vaudevilles.

Les ballades, les complaintes, les Noëls et les cantilènes religieuses se chantaient dans l'âge mûr près de l'âtre, les jours d'hiver. "Le Noël d'Aoste," "Qu'as-tu vu, bergère," sont ici donnés par Miss Gascoigne.

Les chants rythmés du labeur manuel, plus nombreux et plus importants que tout autres, servaient à maintenir et à guider l'énergie des travailleurs aux champs ou à l'atelier—les canotiers, les bûcherons, les laboureurs, les fouleurs d'étoffe, les fileuses et les tisseuses. Les chansons que Miss Gascoigne a ici tirées de la collection Gagnon, tombent principalement dans cette catégorie. Il n'est guère de chansons de rames ou d'avirons mieux connues que A la Claire Fontaine, Le Plongeur, (Isabeau s'y Promène), les Anes changent de Poil, (Marianne), *et la* Fille du Roi d'Espagne. *Complétons maintenant le texte de cette dernière chanson, que M. Gagnon n'a pas rapporté au complet:*

La fil' du roi d'Espagne
VOGUE, MARINIER, VOGUE
Veut apprendre un métier,
VOGUE, MARINIER!
Veut apprendre un métier!
VOGUE, MARINIER!

A battre la lessive,
La battre et la couler.

Un battoir on lui donne,
Un beau banc à laver.

Au premier coup qu'ell' frappe,
L'anneau d'or a tombé.

Ell' s'est jetée à terre,
Ell' s'est mise à pleurer.

Mais par ici luy passe
Son gentil cavalier.

"Que donneriez-vous, belle,
Si j'allais le chercher?"

"Un doux baiser, dit-elle,
Deux, trois, si vous voulez."

Le galant s'y dépouille,
A la mer s'est jeté.

Dès la première plonge,
La mer en a brouillé.

Dès la seconde plonge,
L'anneau d'or a sonné.

Dès la troisième plonge,
Le galant s'est noyé.

Sa mère à la fenêtre,
Qui ne fait que pleurer:

"Faut-il pour une fille
Y voir mon fils noyé."

C'est à la cadence des chansons d'avirons que les échos des grands fleuves d'Amérique connurent pour la première fois la venue envahissante des Blancs. Certains voyageurs des anciens jours—Talbot, Moore, de la Rochefoucault, de Maufras, et

autres—ont dans leurs mémoires fait l'éloge des chants remarquables de leurs rameurs canadiens le long des fleuves sauvages et pittoresques. De la Rochefoucault, un Français qui visitait le Haut-Canada au commencement du dix-neuvième siècle, dit: "Dans toutes les navigations dont sont chargés les Canadiens, les chants commencent dès qu'ils prennent la rame et ne finissent que quand ils la quittent. On se croit dans les provinces de France. Cette illusion fait plaisir—".

Des confins de l'Orégon, un diplomate français—Duflos de Maufras—rapportait de semblabes réminiscences, en 1844: "Dans notre voyage en canot le long de la rivière Columbia, nos coeurs étaient souvent émus quand les canotiers, même à la pluie et au vent, réveillaient ces échos lointains de leurs chants si caractéristiques de l'ancienne France."

Thomas Moore, le poète irlandais, qui descendait le Saint-Laurent, entre Kingston et Montréal, en 1803, raconte:

"Nos voyageurs avaient des voix excellentes et chantaient ensemble, parfaitement à l'unisson. L'une de leurs chansons était longue et semblait tenir d'un récit incohérent:

Dans mon chemin j'ai rencontré
Deux cavaliers très bien montés....

et le refrain à chaque couplet était:

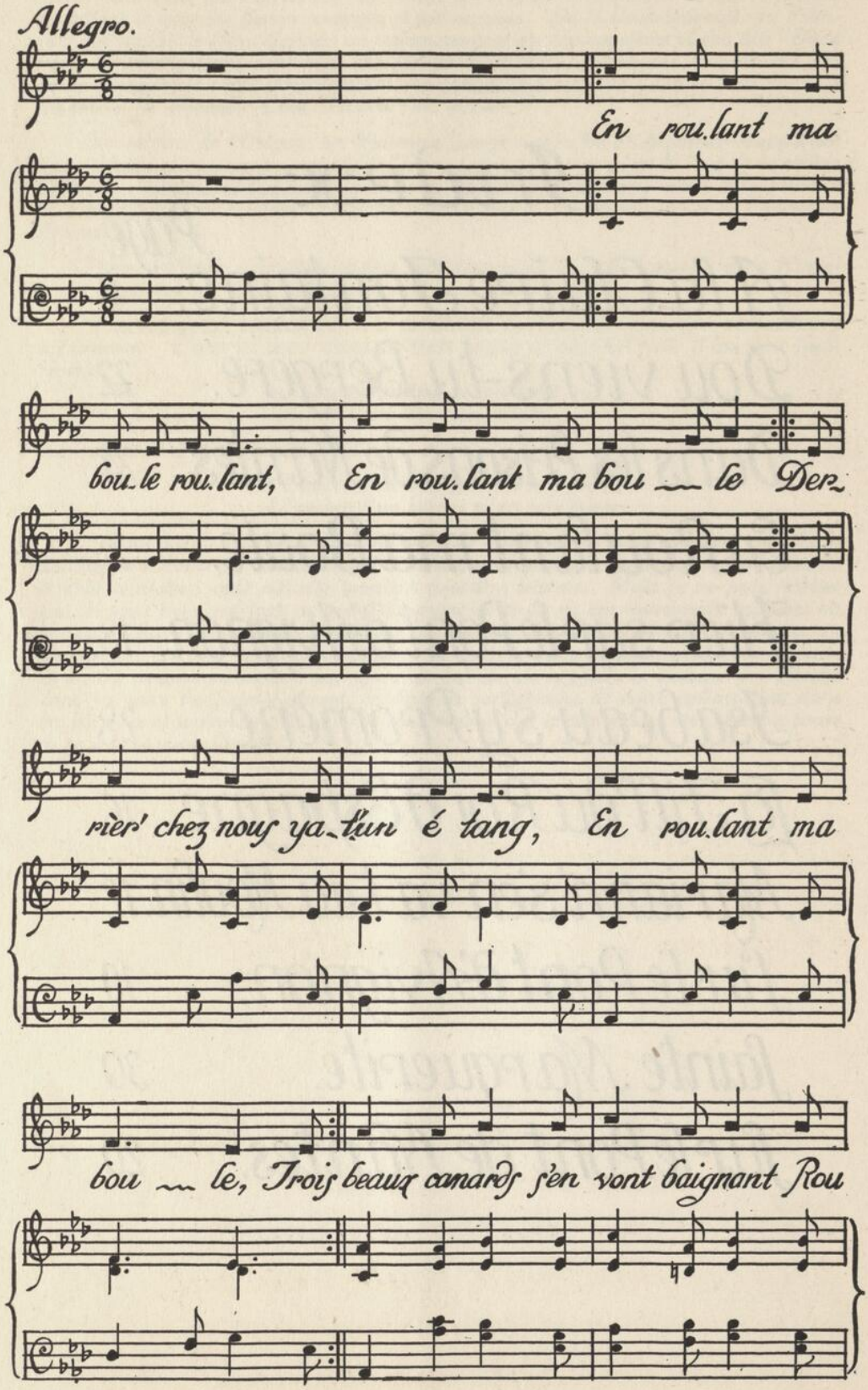
A l'ombre d'un bois je m'en vais jouer;
A l'ombre d'un bois je m'en vais danser.

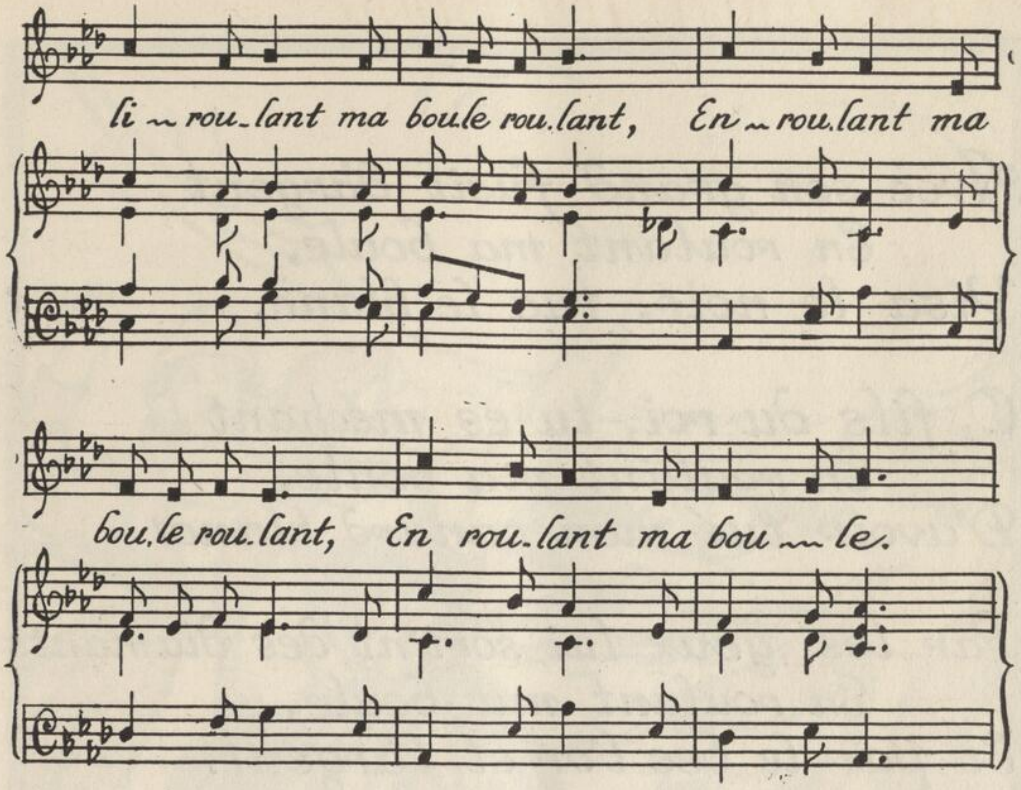
"Je me suis même aventuré d'harmoniser et de publier cette mélodie. A défaut du charme rétrospectif de tout ce qui se rattache au souvenir d'une aventure émouvante et déjà lointaine, cette mélodie paraîtra peut-être triviale. Mais je ne puis oublier que, lorsque nous entrions au soleil couchant dans un de ces évasements superbes où le fleuve s'ouvre avec tant de grandeur et de majesté, j'écoutais ce simple motif avec un plaisir que les plus fines compositions des grands maîtres ne m'ont jamais donné. Il ne s'y trouve maintenant pas une note qui ne me rappelle la cadence des avirons dans les eaux du Saint-Laurent, la descente vertigineuse de notre embarcation dans les Rapides et toutes les impressions inoubliables qui envahissaient mes sens au cours de ce voyage merveilleux...."

Index

	Page
A la Claire Fontaine.	6
D'ou viens-tu Bergère.	22
Dans les Prisons de Nantes.	24
En Roulant ma Boule.	2
Hier, sur le Pont d'Avignon.	18
Isabeau s'y Promène.	28
La Fill' du Roi d'Espagne.	16
Mariann' s'en va-t-au Moulin.	12
Sur le Pont d'Avignon.	10
Sainte Marguerite.	30
Sur le Pont de Nantes.	20

En Roulant ma Boule.





Derrièr' chez nous. ya-t-un étang,
En roulant ma boule,
Trois beaux canards s'en vont baignant,
Rouli, roulant, ma boule roulant.
En roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois beaux canards s'en vont baignant,
En roulant ma boule,
Le fils du roi s'en va chassant,
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Avec son grand fusil d'argent
En roulant ma boule,
Visa le noir, tua le blanc.

O, fils du roi, tu es méchant
En roulant ma boule,
D'avoir tué mon canard blanc!

Par les yeux lui sort'nt des diamants
En roulant ma boule,
Et par le bec l'or et l'argent.

Toutes ses plum's s'en vont au vent.
En roulant ma boule,
Trois dam's s'en vont les ramassant.

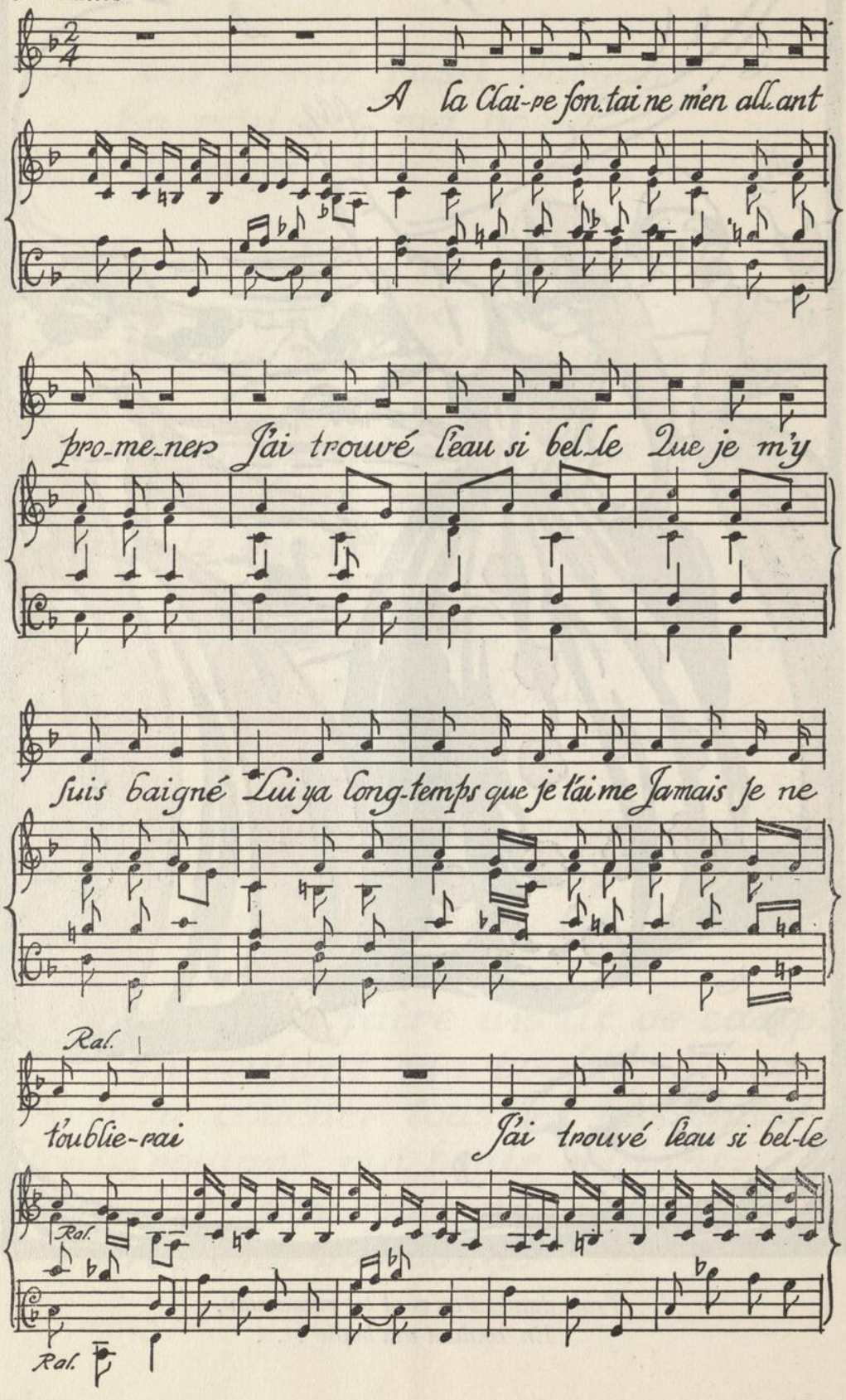
Trois dam's s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule,
C'est pour en faire un lit de camp.

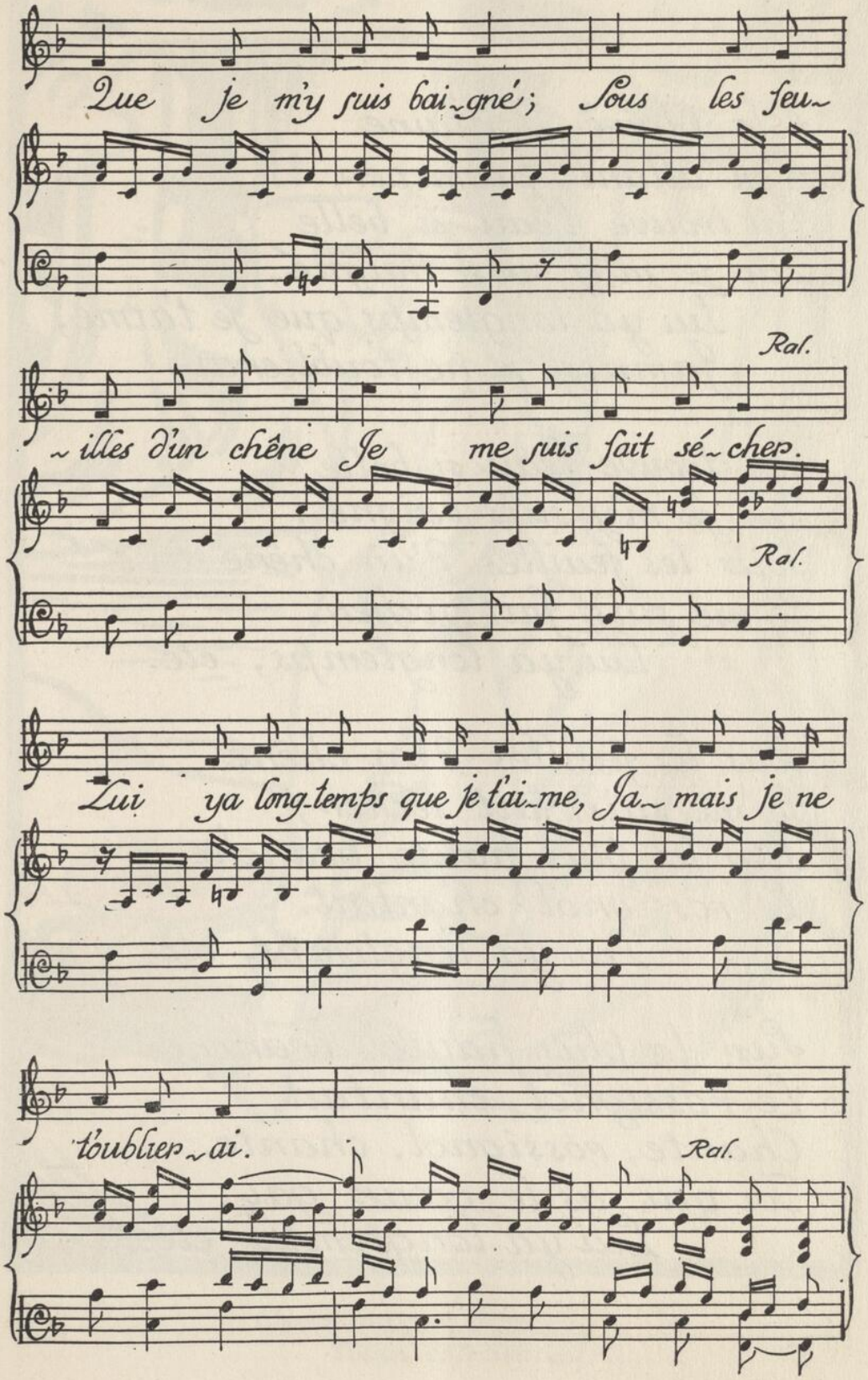
C'est pour en faire un lit de camp,
En roulant ma boule,
Pour y coucher tous les passants.
Rouli, roulant, ma boule roulant,
En roulant ma boule roulant,
En roulant ma boule.

Trois dam's s'en vont les ramassant,
En roulant ma boule . . .

A la Claire Fontaine.

Andante




Que je m'y suis bai~gné; Sous les feu~
Ral.
~illes d'un chêne Je me suis fait sé~cher.
Ral.
Lui ya long-temps que je t'ai~me, Ja~mais je ne
t'oublier~ai.
Ral.

A la Claire Fontaine.
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que je m'y suis baigné,
Lui ya longtemps que je t'aime,
Jamais je ne t'oublierai.

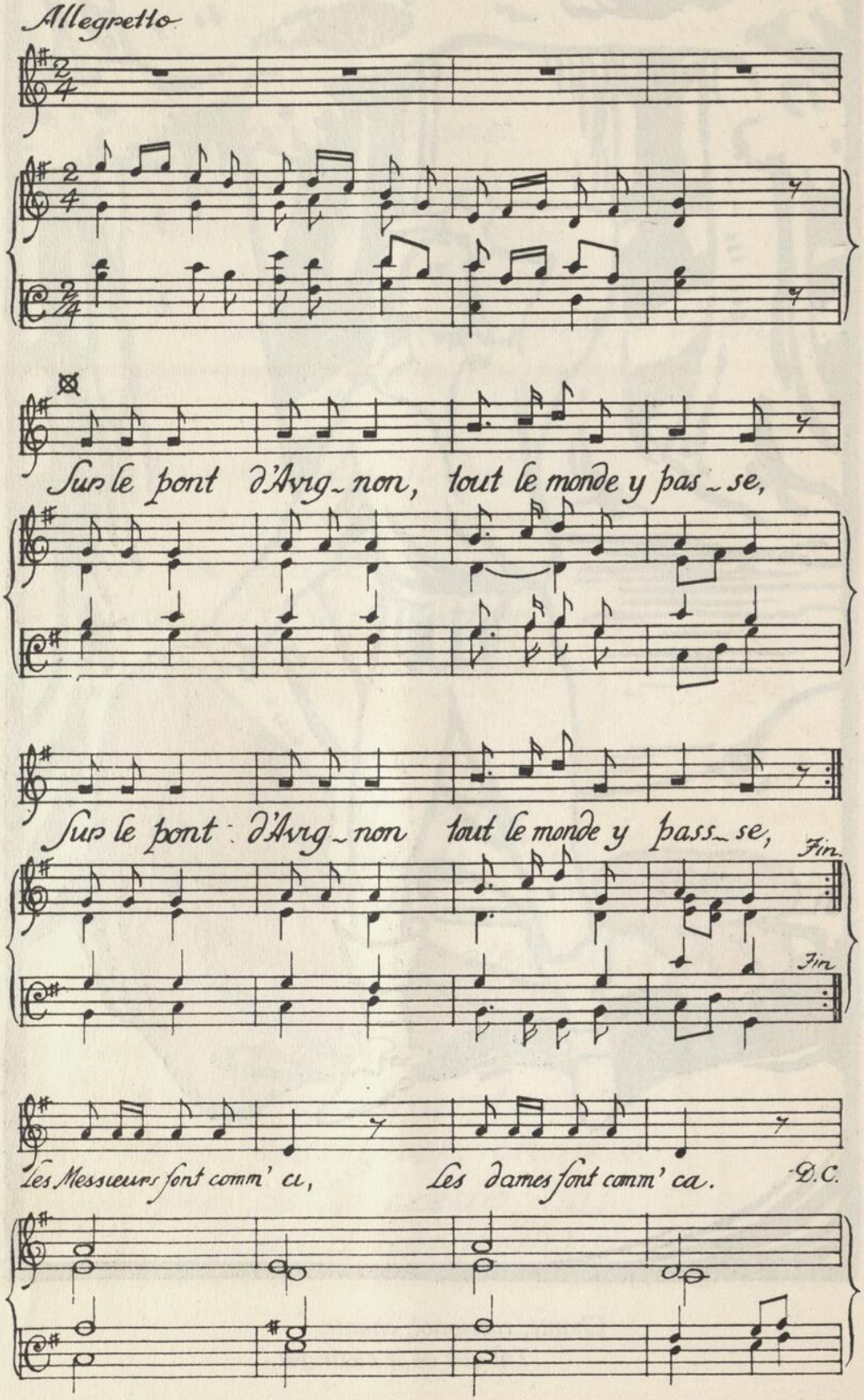
J'ai trouve l'eau si belle
Que je m'y suis baigné;
Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher.
Lui ya longtemps, etc.

Sous les feuilles d'un chêne
Je me suis fait sécher;
Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait.
Lui ya longtemps, etc.

Sur la plus haute branche
Le rossignol chantait,
Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.
Lui ya longtemps etc..

Chante, rossignol, chante,
Toi qui as le cœur gai.

Sur le Pont d'Avignon.

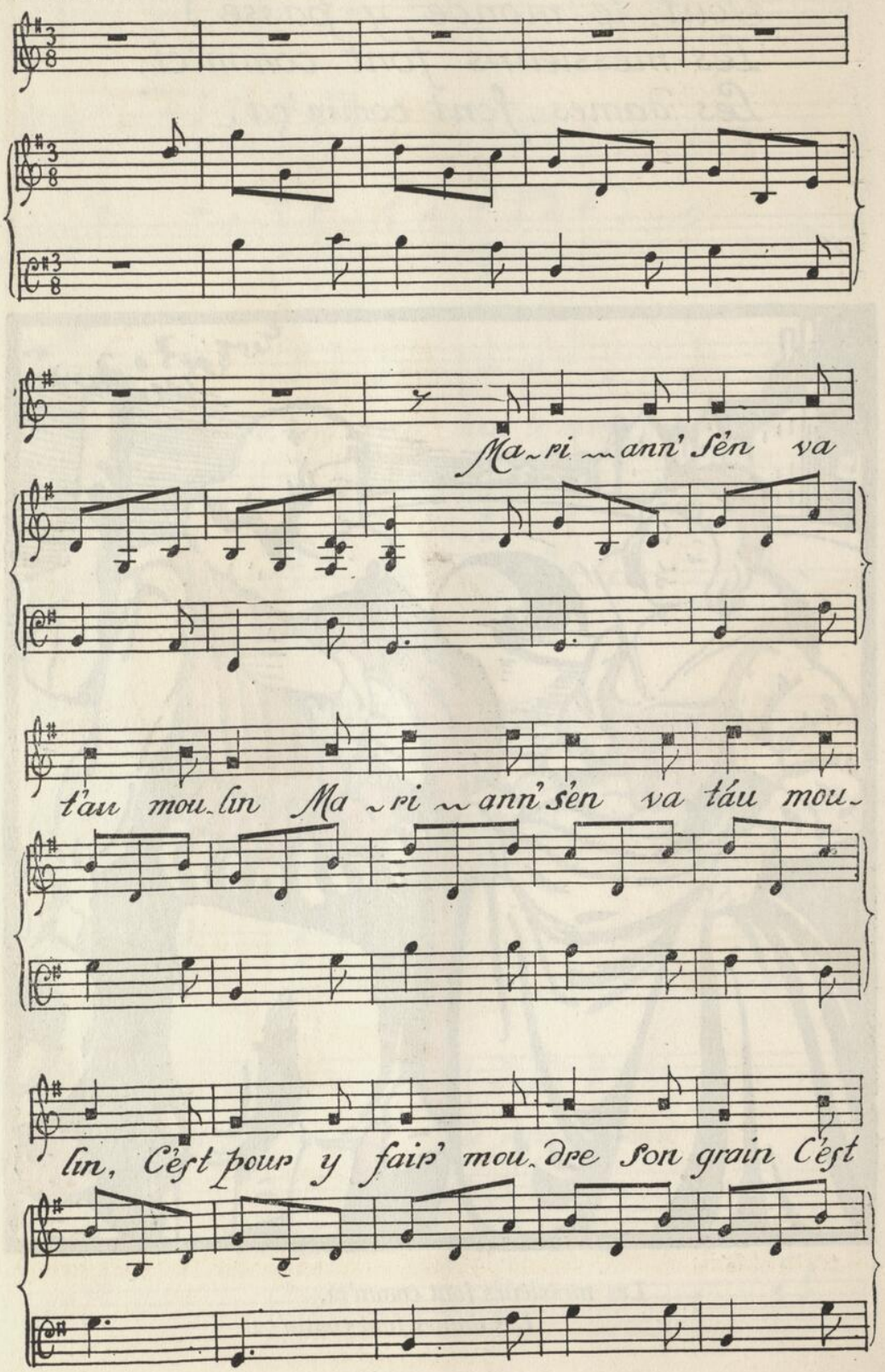


Sur le pont d'Avignon } (bis)
Tout le monde y passe.}
Les messieurs font comm'ci,
Les dames font comm'ça.

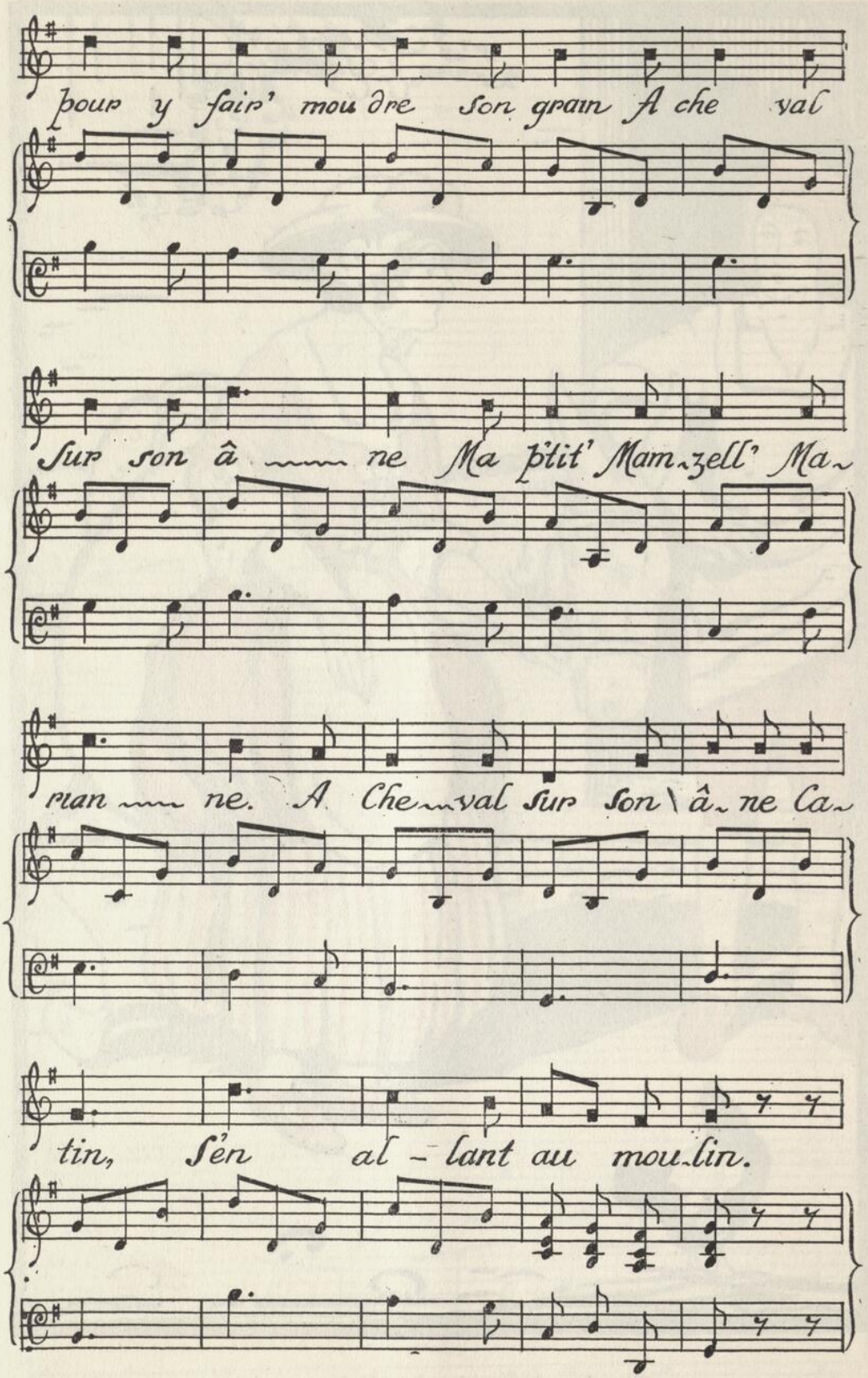
Les messieurs font comm'ci,
Les dames font comm'ça.

Mariann' s'en va-t-au Moulin.

Animato.



Attachez-donc votre âne Catin,
Par derrièr' le moulin.


pour y fair' moudre son grain A che val
sur son â ne Ma p'tit' Mam'zell' Ma
rian ne. A Che val sur son â ne Ca
tin, s'en al - lant au mou lin.

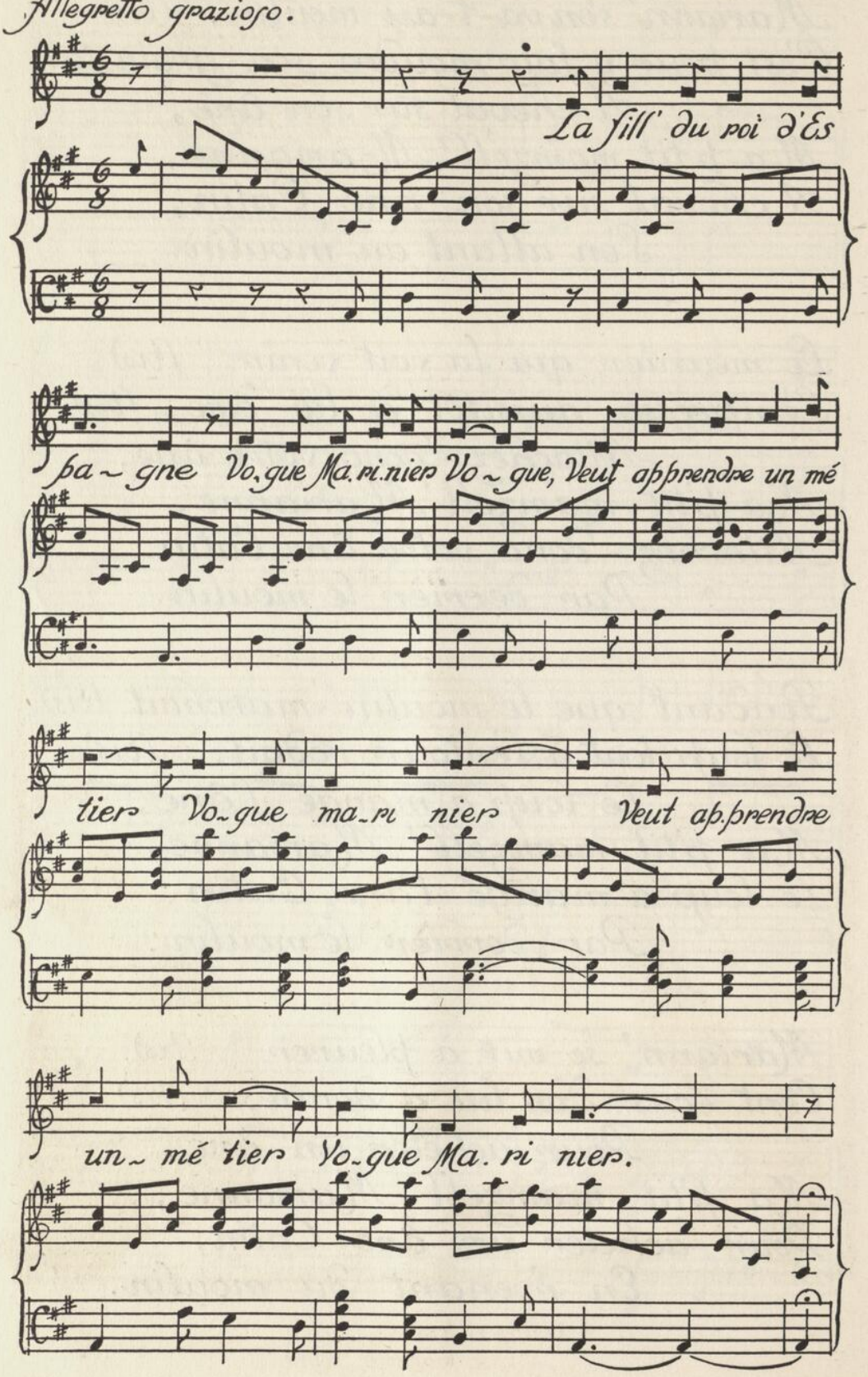
Mariann' s'en va-t-au moulin, (bis)
C'est pour y fair'moudre son grain; (bis)
A cheval sur son âne,
Ma p'tit mamzell' Marianne,
A cheval sur son âne Catin,
S'en allant au moulin.

Le meunier, qui la voit venir, (bis)
S'empresse aussitôt de lui dire; (bis)
Attachez-donc votre âne,
Ma p'tit mamzell' Marianne,
Attachez-donc votre âne Catin.
Par derrièr' le moulin.

Pendant que le moulin marchait (bis)
Le loup tout à l'entour rôdait, (bis)
Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit mamzell' Marianne,
Le loup a mangé l'âne Catin,
Par derrièr' le moulin.

Mariann' se mit à pleurer (bis)
Cent écus d'or lui a donnés (bis)
Pour acheter un âne,
Ma p'tit mamzell' Marianne,
Pour acheter un âne Catin,
En r'venant du moulin.

La Fill'du Roi d'Espagne.

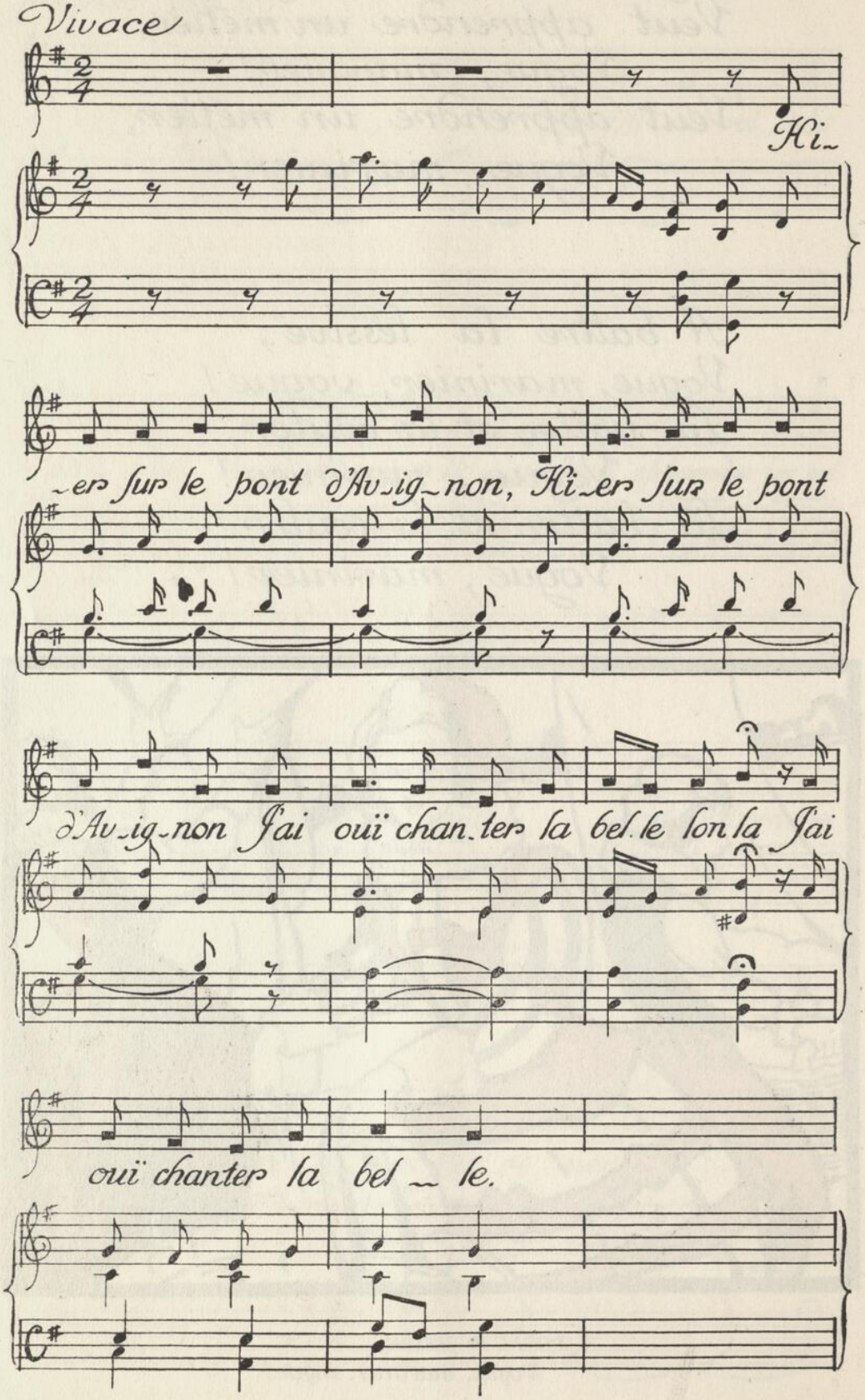


La fill'du roi d'Espagne
Vogue, marinier, vogue !
Veut apprendre un métier,
Vogue, marinier !
Veut apprendre un métier,
Vogue, marinier !

A battre la lessive,
Vogue, marinier, vogue !
La battre et la couler,
Vogue, marinier !
La battre et la couler.
Vogue, marinier !

A battre la lessive,
Vogue, marinier, vogue !

Hier, sur le Pont d'Avignon.



Hier, sur le pont d'Avignon (bis)
J'ai ouï chanter la belle,
Lon la,
J'ai ouï chanter la belle.

Elle chantait d'un ton si doux : (bis)
Comme une demoiselle,
Lon la, etc.

Que le fils du roi l'entendit (bis)
Du logis de son père,
Lon la, etc.

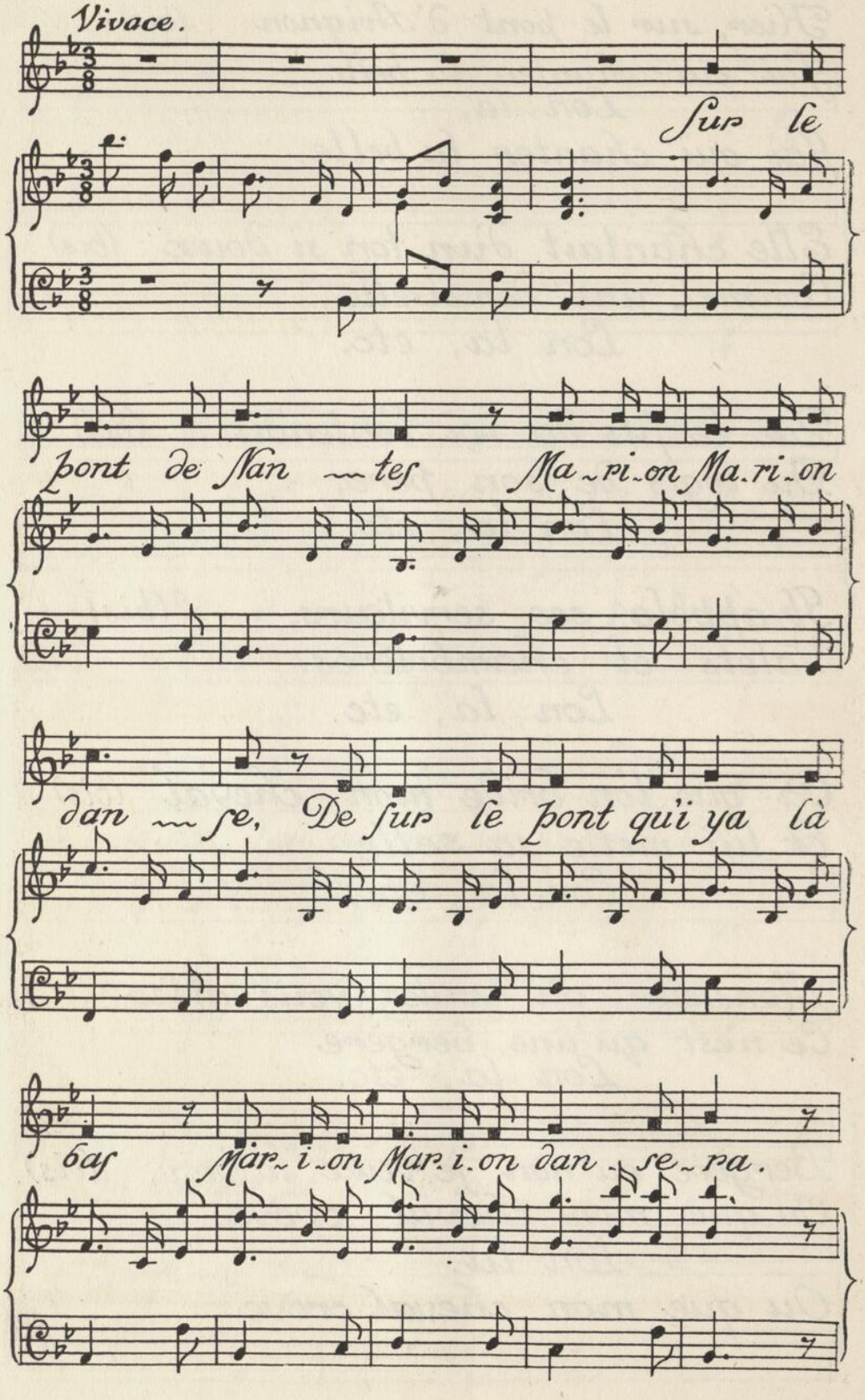
Il appela ses serviteurs, (bis)
Valets et chambrières.
Lon la, etc.

Çà que l'on bride mon cheval (bis)
Et lui mette sa selle
Lon la, etc.

Monsieur, où voulez-vous aller ? (bis)
Ce n'est qu'une bergère
Lon la, etc.

Bergère ou non je veux la voir, (bis)
Ou que mon cheval crève,
Lon la,
Ou que mon cheval crève.

Sur le Pont de Nantes.

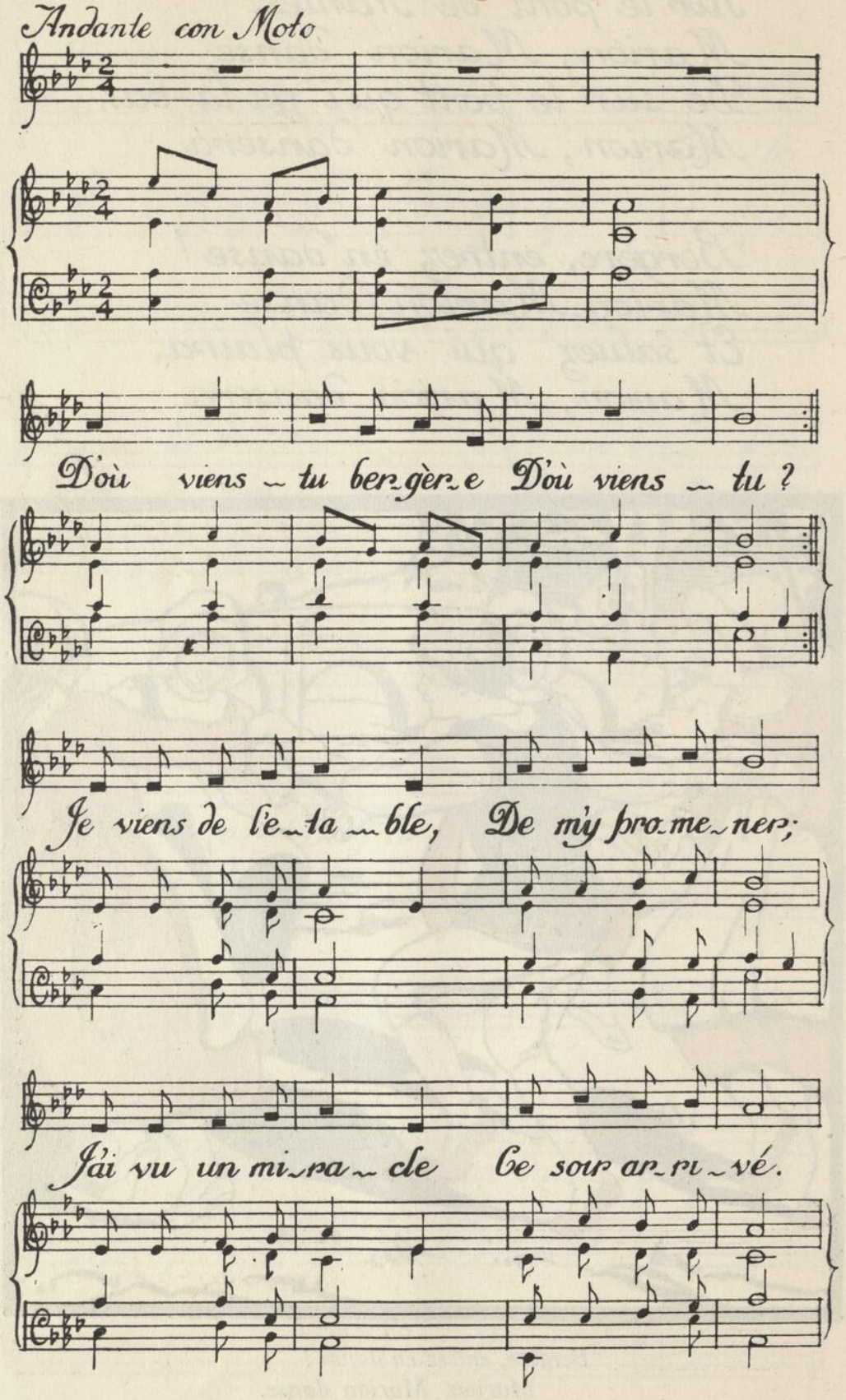


Sur le pont de Nantes.
Marion, Marion danse
De sur le pont qu'i' ya là-bas,
Marion, Marion dansera.

Bergère, entrez en danse !
Marion, Marion danse
Et saluez qui vous plaira,
Marion, Marion dansera.

Bergère, entrez en danse !
Marion, Marion danse.

D'où viens-tu Bergère.



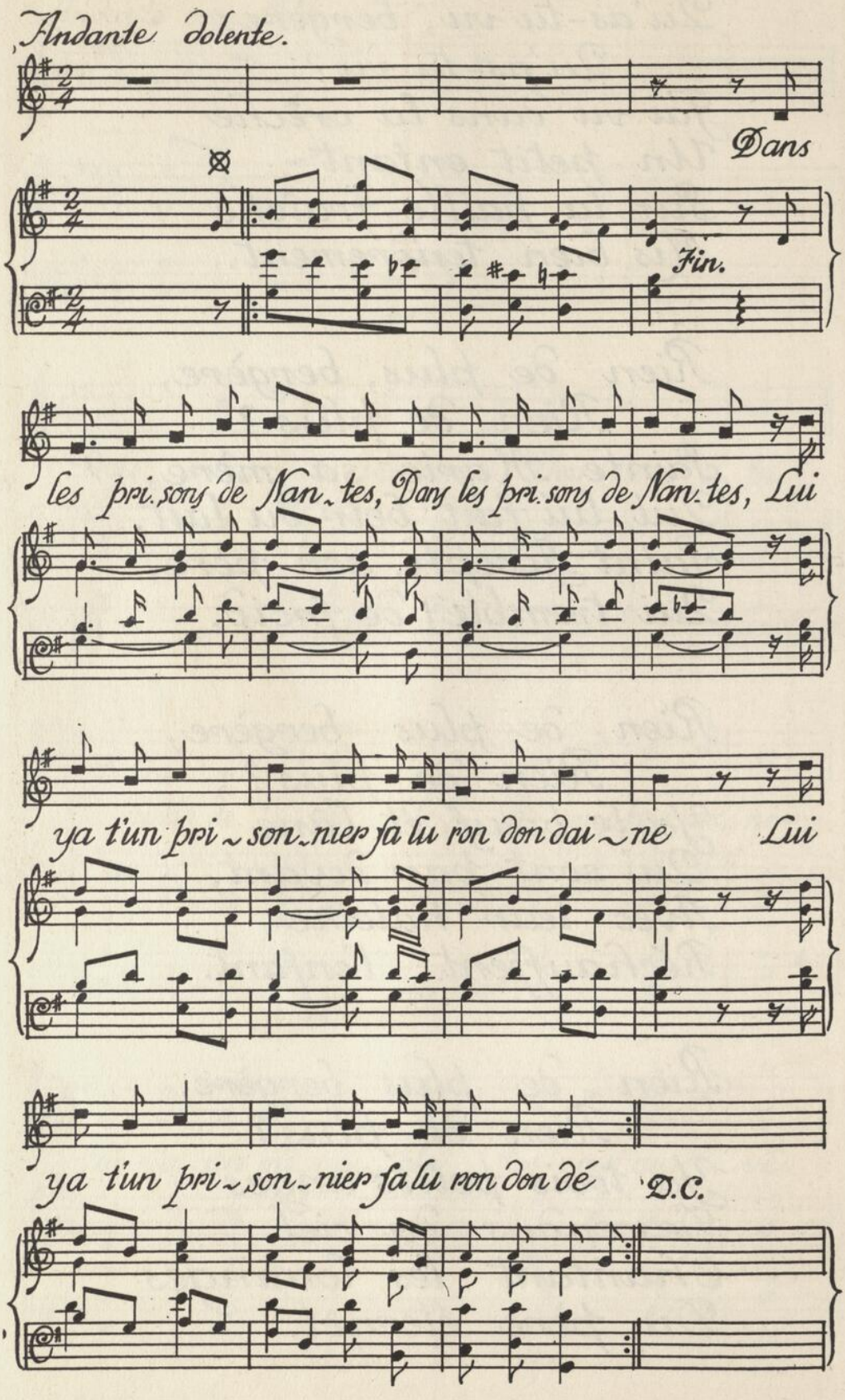
Qu'as-tu vu, bergère,
Qu'as-tu vu ?
J'ai vu dans la crêche
Un petit enfant
Sur la paille fraîche
Mis bien tendrement.

Rien de plus, bergère,
Rien de plus ?
Sainte Marie sa mère,
Qui lui fait boir' du lait,
Saint Joseph, son père,
Qui tremble de froid.

Rien de plus bergère,
Rien de plus ?
Ya le bœuf et l'âne
Qui sont par devant,
Avec leur haleine
Réchauffent l'enfant.

Rien de plus bergère,
Rien de plus ?
Ya trois petits anges
Descendus du ciel
Chantant les louanges
Du père éternel.

Dans les Prisons de Nantes.



Elle lui porte à boire,
A boire et à manger, gai, faluron, falurette,

Que person ne va voir (bis)
Que la fill' du geôlier, gai, faluron, falurette,
Que la fill' du geôlier, gai, faluron, dondé.

Elle lui porte à boire, (bis)
A boire et à manger, gai, faluron, falurette,
A boire et à manger, gai, faluron, dondé.

Un jour il lui demande (bis)
Qu'est-c'que l'on dit de moué ? gai, faluron, falurette,
Qu'est-c que l'on dit de moué ? gai, faluron, dondé.

Le bruit court dans la ville (bis)
Que demain vous mourrez, gai, faluron, falurette,
Que demain vous mourrez, gai, faluron, dondé.

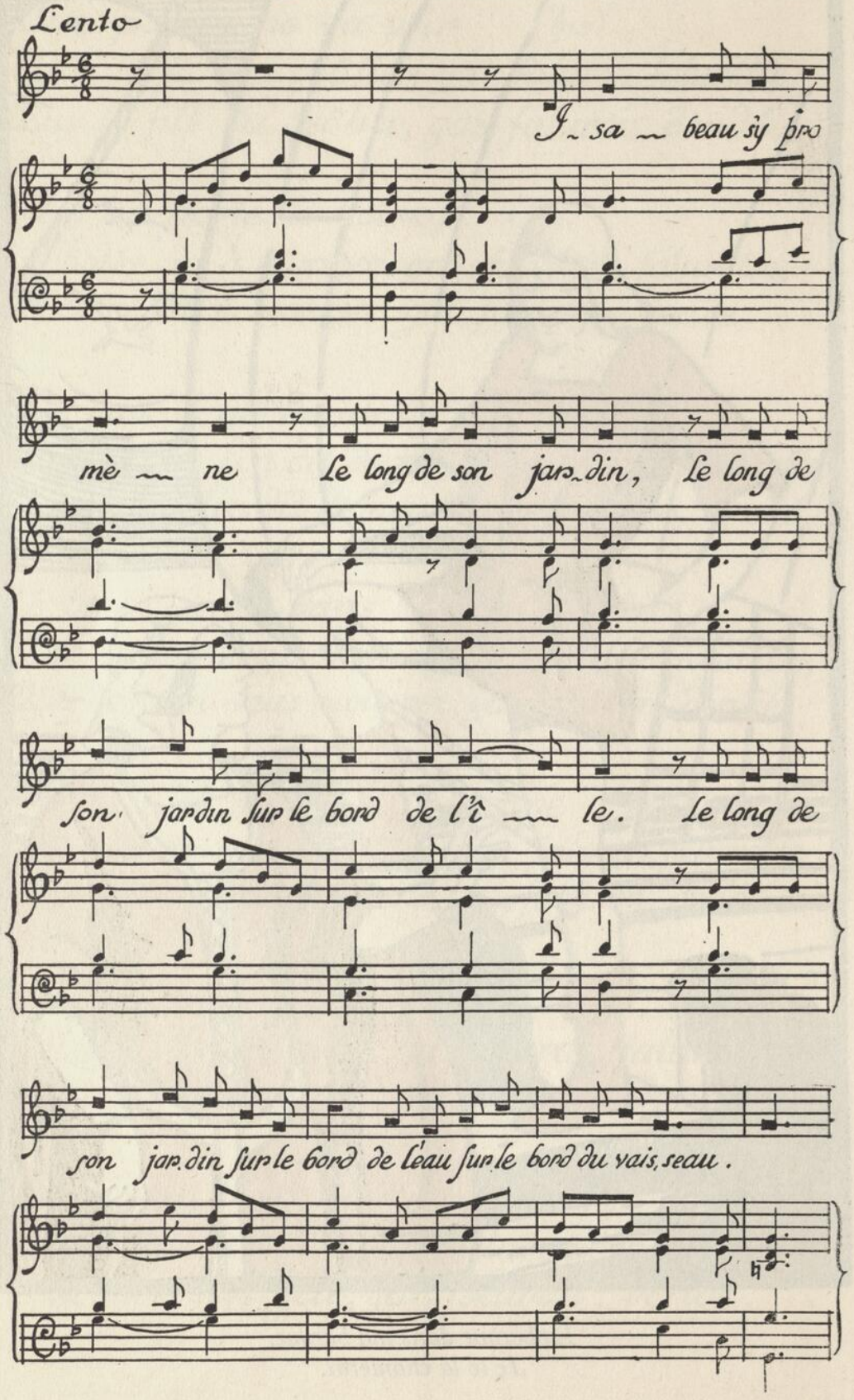
—Puisqu'il faut que je meure (bis)
Ah! déliez-moi les pieds, gai, faluron, falurette,
Ah! déliez-moi les pieds, gai, faluron, dondé.

La fille encore jeunette (bis)
Lui a lâché les pieds, gai, faluron, falurette,
Lui a lâché les pieds, gai, faluron, dondé.

Le garçon fort alerte, (bis)
A la mer s'est jeté, gai, faluron, falurette,
A la mer s'est jeté, gai, faluron, dondé.

Embarque dans ma barque,
Je te la chanterai.

Isabeau s'y Promène.



Isabeau s'y promène
Le long de son jardin,
Le long de son jardin
Sur le bord de l'île
Le long de son jardin
Sur le bord de l'eau
Sur le bord du vaisseau.

Elle fit un' rencontre
De trente matelots.
De trente matelots
Sur le bord de l'île, etc.

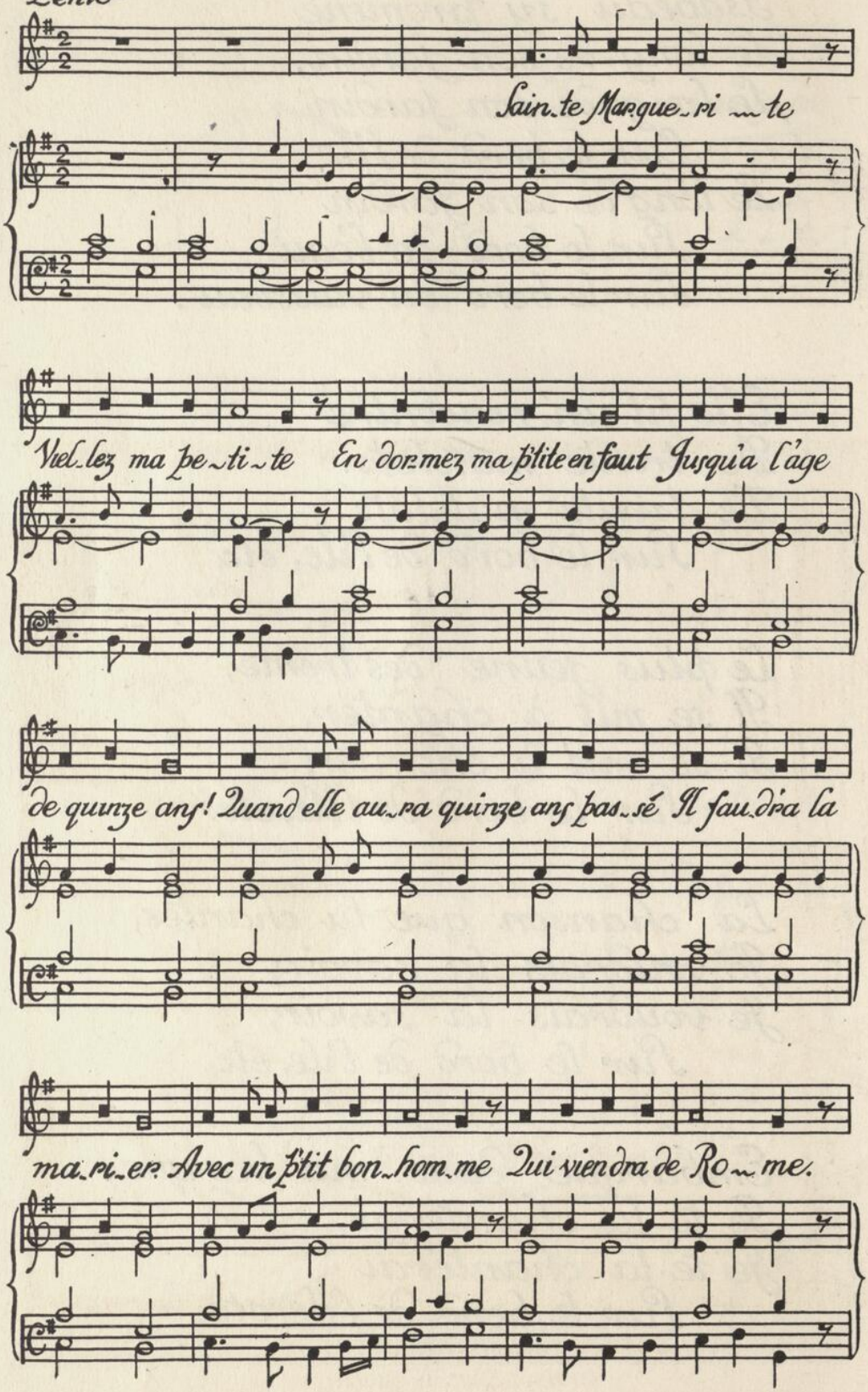
Le plus jeune des trente,
Il se mit à chanter,
Il se mit à chanter,
Sur le bord de l'île, etc.

La chanson que tu chantes,
Je voudrais la savoir,
Je voudrais la savoir,
Sur le bord de l'île, etc.

Embarque dans ma barque,
Je te la chanterai,
Je te la chanterai
Sur le bord de l'île, etc.

Sainte Marguerite.

Lento



Sainte Marguerite,
Veillez ma petite!
Endormez ma petite enfant
Jusqu'à l'âge de quinze ans!
Quand elle aura quinze ans passé,
Il faudra la marier,
Avec un p'tit bonhomme
Qui viendra de Rome.

Endormez ma petite enfant,
Jusqu'à l'âge de quinze ans !

M- BSS - Vieilles chansons fran
du Canada

"JE ME SOUVIENS"

à nos cousins de France,
de ceux du Canada.

Nos montagnes, nos champs, notre fleuve et nos bois
Répercutent encor les refrains délectables
Que nos grand'mères ont chantés autour des tables,
Du rouet, de la huche et des bers d'autrefois.

Notre âme a conservé, fervents, invulnérables,
La foi, le souvenir et la gaieté des rois.
Notre rire jaillit du vieil esprit gaulois
Et notre cœur est franc ainsi que nos érables.

Or, dans nos foyers clairs, jamais ne se taira
La chanson des aïeux, puisque nul n'oubliera,
Au pays canadien, la France tant aimée.

Et quand vous viendrez voir vos cousins de chez nous
Vous redirez, d'une âme unanime et charmée;
Vive la Canadienne et ses jolis yeux doux!

ALPHONSE DESILETS.

Reçu 20 avril 1970.